

Par le trou de la serrure : la leçon de chant

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **18 (1988)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

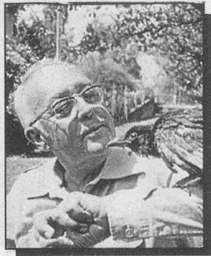
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



La leçon de chant

Vers 1920, Lausanne la Vertueuse ne sortait pas tout à fait du Moyen Age, tant il est vrai qu'on n'y badinait pas avec le mélange et le brassage des sexes. L'influence de la Genève de Calvin était si omniprésente qu'il fallait séparer scrupuleusement les filles des garçons de toutes les écoles publiques. Afin d'éviter la convoitise des uns et les œillades faussement timides et ingénues des autres, même les préaux, pourtant destinés à de saines et revigorantes récréations, étaient séparés par de puissants murs, hérissés de barrières de fer à pointes acérées. Le meilleur des acrobates de cirque n'aurait pas risqué sa peau à vouloir les franchir. Si, de nos jours, Bochuz la Passoire avait bien voulu prendre les mêmes précautions, les Altieri et autres rois de la cavale seraient encore nourris et logés à nos frais. Ce qui eût été une bonne occasion de donner enfin une suite favorable à leurs revendications concernant l'ordinaire, la médiocrité des programmes de la Télé et le manque affligeant de locaux accueillants pour les ébats légitimes qu'on ne saurait préciser dans cet estimable périodique.

Pour en revenir à notre 1920 cité plus haut et à la séparation des filles et des garçons, toutes ces barrières infranchissables allaient s'écrouler grâce à la

passion d'un maître qui aimait l'art choral et la musique par-dessus tout. Il ne se contentait pas de nous apprendre les bons vieux glaciers sublimes à l'unisson mais mettait aussi toute son ardeur et son savoir à nous inculquer l'art du chant à plusieurs voix. Les aigus n'étant guère l'apanage des garçons, il avait eu l'audace (il s'agissait bien d'audace à cette époque) de faire appel à une classe parallèle de filles qui prêtaient ainsi leurs jolies voix à ce qu'il serait présomptueux d'appeler un chœur mixte. Cela se passait au collège de la Croix-d'Ouchy et l'instituteur-chanteur-méromane en question était étroitement apparenté à la fameuse tribu des Blanc dont s'enorgueillissait à juste titre la commune libre d'Ouchy. (Il fallait, pour le moins, un Blanc d'Ouchy, pour oser vaincre de tels tabous sans sourciller).

Frustrés comme nous l'étions, en manque de jolis jupons, ces heures passées en commun nous permettaient de voir enfin des filles de près et autrement qu'à travers des barbelés. Ce qui explique que chacun faisait de son mieux pour paraître avantageusement, et il n'est pas interdit de penser que d'aucuns demandaient à la maman très étonnée la permission de revêtir les habits naphthalinés des jours de fête.

Parmi ces soprani en herbe, il y avait Louise. Seigneur! Que je la trouvais belle! Mais comment le lui dire? Comment l'approcher? J'avais la chance d'être «câlé» en solfège. Le maître savait en profiter pour me faire passer d'une voix à l'autre afin de venir en aide aux copains moins doués et c'est ainsi qu'il m'arrivait parfois de me trouver à côté d'ELLE. Amoureux fou, comme on peut l'être à dix ans, je surmontai enfin mon inquiétude et ma confusion en lui demandant de l'accompagner un bout de chemin en rentrant de l'école. Elle accepta gentiment, sans trop jouer la petite comédie de l'étonnement et c'est ainsi que je l'accompagnai quelques fois jusque chez elle, sans le moindre aveu, sans oser lui tendre ou lui toucher la main, ne pensant qu'au bonheur d'être à ses côtés et bien persuadé qu'elle ne se doutait nullement de la flamme qui me dévorait.

Et puis les années s'ajoutent aux années. Nous sommes en 1935, j'ai quelque peu oublié la jolie Louise de mes dix ans et ne pense qu'à faire le zigo sur mon gros cube affublée d'un side-car. Lors d'une balade, arrivé, à près de 80 km/h, dans un carrefour à mauvaise visibilité, c'est la collision brutale avec une voiture qui m'expédie proprement dans les décors. Pas

très doué pour le roulé-boulé, je me retrouve en piteux état sur la chaussée, à demi inconscient et incapable de me relever. Arrive un automobiliste complaisant qui propose de m'amener à l'hôpital du Samaritain, proche du lieu de l'accident.

A peine installé dans sa voiture, l'automobiliste me dévisage longuement, réfléchit quelques instants et me dit à brûle-pour-point: «Mais! Je vous connais! Vous étiez le bon ami de ma femme!» Aïe! Du coup mon sang ne fait qu'un tour, je reprends mes esprits, fais rapidement l'inventaire des conquêtes éventuellement mariées et, la conscience pas très tranquille, je me dis qu'en lieu et place de l'hôpital, l'automobiliste si complaisant et apparemment baraqué va m'amener au coin d'un bois pour parfaire les suites de l'accident. Dans l'état où je suis, il n'aura pas besoin de se donner beaucoup de peine.

Voyant sans doute mon profond désarroi, me sentant paniqué autant que confus, le visage de mon sauveteur s'éclaire d'un large sourire et il me rassure aussitôt en ajoutant: «Mais oui! Souvenez-vous! Vous étiez le bon ami de Louise B.!»

Ouf! C'était bien à l'hôpital qu'il allait me conduire et je pouvais tranquillement retomber dans un simili-coma.

Et voilà comment, après tant d'années, j'appris que non seulement Louise avait tout senti, tout deviné, qu'elle savait, mais que moi aussi, j'aurais dû savoir qu'elle savait. Mais, que voulez-vous! C'est bien connu. Les filles sont infiniment plus subtiles et sensibles que les garçons et ce n'est pas sans raison que l'on dit: C'est toujours la femme qui choisit l'homme qui la choisira!